

L'EXISTENCE

Chapitre 3

LA LIGNE DU CIEL

Révision au 06/08/19

DEVANT LA LIGNE

En ce temps-là, ma femme était partie cinq jours en vacances, et c'est vraiment chouette d'avoir le grand lit pour soi tout seul. Du jeudi au lundi suivant je restais à la maison avec les enfants, occupé à me contenir moi-même, pendant qu'elle marchait dans les montagnes des Alpes de haute Provence à fréquenter les montagnes et les marmottes en compagnie d'autres lutteurs immobiles de son club de marche nordique. Trois jours après son départ, j'étais chez Sergueï, mon premier professeur de plongeon, champion étant jeune dans ce sport, à l'époque soviétique, et rencontré avec moi huit ans auparavant. Il est devenu mon ami depuis.

Ce dimanche-là je lui avais rendu service en amenant jusqu'à chez lui un canapé que nous étions allés chercher ensemble chez sa sœur, dans la forêt de Rambouillet. Je devais le lui livrer après mon entraînement de plongeon ce fameux dimanche 16 juin, car la piscine de Champigny-sur-Marne est à côté de là où il habite, près de Paris. Ceci fait, vers treize heures trente, nous voilà en train de prendre l'apéritif dans son jardin avec sa femme et ses enfants. Nous sommes tous les deux un peu étranges, il faut bien cependant que nous communiquions, de la façon la moins détestable possible, la plus fidèle à l'amitié qui ne lâche pas malgré les fatigues, de mon point de vue. Je commence mon récit de mémoire par des paroles qu'il a dû à peu de choses près prononcer:

- Tu te souviens, Guigui, la première fois qu'on s'est rencontré, c'était...

- ... En sortant de la piscine de Saint Maur.

- Oui j'ai dû te laisser mon numéro, et après tu m'as rappelé. Je me souviens, tu m'avais pris la tête une heure au téléphone...

- Pour toi, c'était rien, mais pour moi, c'était quelque chose, tu sais, disons comme un changement de vie...

- Les enfants, je vous ai raconté la première fois que Guigui est venu au club ?

- Oui Papa, tu nous l'as raconté.

- Je lui dis d'aller au bout de la planche à 1 mètre et de sauter. Et là, Guigui, il s'avance au bout de la planche, avec ses pieds en canard, il pousse et il tombe à plat ventre... Paf ! Je me dis « Ooooh ! » alors je lui dis de recommencer, et il recommence. Et paf ! Alors je le prends à part, je lui dis de sauter normalement sur le sol, il le fait et je lui dis de faire la même chose sur la planche. Et là encore paf, mais des vrais plats sur le ventre, hein, il était tout rouge sur le ventre, alors j'en ai eu marre, je lui ai dit de s'asseoir et de regarder, et je pensais qu'on n'allait pas le revoir celui-là.

- Et je suis revenu.

- Oui, il est revenu, et je me suis dit « Oh non... pas lui... ».

- Et t'as vu que j'ai jamais lâché depuis.

Les enfants étaient bien sages à table, visiblement intéressés par notre conversation, ils écoutaient en pouffant de rire par moment. Cela, qui me charmait, ainsi que l'alcool d'une cannette de bière, me poussa à communiquer davantage.

- Si vous me ramenez encore des cacahouètes, je vais vous raconter une expérience de pointe.

- Ivan, dit Sergueï, va chercher des cacahouètes, et ramène encore une bière... même deux !

Une fois que j'eus mes cacahouètes, et alors que nous avions commencé à parler, je fis monter en moi l'ensemble du discours que j'allais tenir, pour me l'être si souvent raconté. Le soleil brillait derrière un ciel légèrement brumeux, un ciel blanc. Je demandai à tout le monde de commencer par regarder le soleil. « C'était vendredi dernier. Je m'étais couché le soir avec dans le cœur des incertitudes... vous savez, les enfants, toutes les faiblesses, toutes les peurs, toutes les angoisses, finalement c'est très bien. »... tandis que nous regardions tous vers le lumineux du ciel.

Je tenais à leur faire voir leurs faiblesses secrètes, présentes et futures, et à les leur faire voir aussi comme la possibilité de s'en débarrasser en les acceptant et en les transformant en un don fait à l'existence. Je leur disais que le but était d'être heureux, que c'était le plus important, mais que le mal n'était pas une faute, pas un échec, mais une chance. Autrement que par un discours structuré, c'était les émotions que j'invoquais, au travers de phrases lourdes de sous-entendus, et de mes regards.

- ... Vous pouvez, quand vous avez peur, vous rassurer par du connu, ou vous adresser à l'invisible. Moi, je voulais m'adresser à l'invisible, enfin... cette fois-là en tout cas... en ressentant l'invisible, pas en le pensant. Si vous faites de ce qui vous fait mal une sorte de paquet mental et que vous l'offrez à l'invisible...

Rien de ce qui se fait n'est diminuant, même le désir, tant que l'imagination ne sépare pas trop la personne de ce qui existe, de ce qui fait sa joie. Anton éclata de rire et ses frères aussi. Je trouvais ça adorable, et ça me donna l'audace de continuer.

- Tu vois, Sergueï, c'était vendredi et je devais plonger le lendemain, et je n'étais pas sûr de savoir faire mes plongeurs. J'avais peur, j'étais fatigué. Et puis il y a aussi plein de choses différentes qui

peuvent nous poursuivre, mais dont je ne peux pas parler, enfin... vous savez... ces choses qu'on ne peut pas dire.

J'ai dû être bien plus expressif sur ce passage que ce que ma mémoire me rappelle en écrivant en ce moment, car la figure de Sergueï prit un air grave. J'ai probablement réussi à lui montrer toutes nos défaites et l'impression de désolation qu'elles laissent dans l'imaginaire dévorant. J'ai toujours eu une dent contre l'imagination, car mon incapacité, après l'âge de huit ans, de distinguer la fiction du réel n'était évidemment même pas explicable, pour moi à cet âge, comme l'effet d'un traumatisme qui était bien réel cependant. Avant cet âge je ne voyais bien sûr ni fiction ni réalité : c'est par un bouleversement qu'une capacité émerge. L'imagination est toujours une intrusion, et ce qui entre n'est pas toujours amical, et certainement difficile à percevoir. On exagère dans le même processus d'émergence quelque chose qu'on nomme le « Mal » pour le dénoncer, mais c'est alors que cette variabilité mentale hyper fluide nous possède et empêche l'émergence d'un autre être.

Si c'est en amie que l'entité psychique entre, alors elle n'exagère rien. Aussi, je m'empresse de dire que les personnes rêveuses qui ne cachent pas consciemment d'obscur intentions derrière l'écran de ce qu'elles imaginent, sont sincères, peuvent me montrer le bien, le mal, le faux et le vrai. Je les devine. Il y a aussi des êtres qui ne donnent jamais rien de leurs volontés à Dieu ou n'importe qui ou quoi d'autre. Le principe spirituel les laisse telles qu'ils sont, cela ne les voit pas, ne peut rien pour eux, car Dieu, ou encore l'effort de voir le réel exactement, s'il faut l'appeler par son petit nom scientifique, tient aussi dans la somme des dons que l'individu aurait pu lui faire surajoutée au fait que tout peut quand même changer pour lui dans le cours de sa vie.

Je ne sais que dire au sujet de toute cette variété d'êtres, qui d'ailleurs peut se métamorphoser les uns en les autres, car je naquis en elle et je suis d'elle. Je sais que pour nous le sacrifice est difficile mais possible pour s'élever au-dessus de la fixité et voir ensemble le déterminisme vital et coloré des actions inclure aussi la souffrance et la mort, puis se redéfinir en un pouvoir malléable, un mental qui ne forme pas de pensées ennemies, qui n'a pas besoin d'ennemis, tant que l'esprit reste focalisé sur l'envie de ressentir en plus grand ce qui est. Cette longue vue, sensation d'un paysage intérieur donnant la science des intentions, bien que flamme vacillante, éteinte et rallumée, ne se modèle pas sur l'autorité du verbe qui conseille plus ou moins traitreusement des pensées, mais elle se focalise sur le choc avec l'environnement.

Un choc en Dieu, à condition de ne pas s'arrêter à ce mot, prouvant une vraie puissance de développer ce qui fait vivre. Elle le fait à partir de nos craintes, de nos doutes, de nos états variables et de tous ces devoirs cachés qui nous hantent, ces volontés dont nous ne savons pas nous expliquer la vérité pour laquelle nous devrions les accomplir. Mais ne rajoutons pas trop de digressions au souvenir d'un récit exact.

- Donc !... Toute la nuit j'avais essayé de m'accrocher à l'invisible à cause du mal, alors que le jour approchait et que les choses allaient se produire. Au petit matin, je suis dans un rêve, mais c'est un rêve conscient. Je rêve que je suis assis devant l'écran de l'ordinateur, et il y a du texte... un pavé de texte à l'écran.

On peut raconter ce genre de chose tout en mangeant aussi des amandes grillées, et prendre le temps d'avaler une gorgée de bière. Ce qui m'intéressait, c'était de lire le texte du rêve, pour voir comment mon cerveau allait réagir, ce qu'il allait produire en miroir de lui-même. Mais je doutais un peu de pouvoir lire un texte étonnant d'intelligence, en considérant les choses en pleine conscience dans mon rêve intelligent. Ce n'était pas la première fois que je me mettais en miroir, mais cette fois-ci je ne voulais pas me laisser distraire trop facilement.

- ... J'essaye de zoomer sur une réponse. Je voulais savoir ce qui allait se passer, si c'était mon cerveau ou autre chose, mais comme le texte était écrit petit, je devais zoomer dessus. Et là... ma

mère me parle derrière moi... Elle me dérange un peu, car ma mère est quelqu'un de simple avec qui je n'ai jamais pu dialoguer.... elle monologue tout le temps... mais bon, c'est ma mère et je l'aime... alors je lui dis : Maman, tu es dans mon rêve, ce n'est pas réel... tiens, je vais me réveiller maintenant.

J'ai pris le temps de m'examiner en train de renoncer à lire, car je n'arrivais pas à agrandir dans mon esprit le texte sur l'écran, et je suppose que je ne voulais pas rester dans mon rêve à ne rien faire. Un réveil est quelque chose de rapide, il est possible qu'on n'ait pas le temps de bien analyser ce qui se passe avant d'être certain d'être bien éveillé, et je suppose que c'est ce qui se produisit.

- Je me rappelle alors dans mon lit, j'ai l'impression de me réveiller, mais je sens une forme contre moi, sous le drap, elle me sert avec son bras... Maman, tu es là ! Je suis très étonné... en fait, j'étais toujours dans le rêve, mais ça va vite. Et alors là... alors là... je lève les yeux, et je vois au travers de... des immeubles peut-être... je suis dans la chambre... à travers des sortes de... bref, à travers le plafond, je vois le soleil, le même soleil que celui-là, en pleine poire, pendant deux ou trois secondes...



- Guigui, il a fumé un gros pétard avant de venir ! dit Sergueï.

- Oui, un soleil qui laisse de la lumière en s'en allant, mais figure-toi que j'étais plein de force et de joie en me levant, et que d'ailleurs j'ai très bien plongé après. Mais, les enfants, vous voyez la réponse de la réalité ? Ma mère, limitée, simple, et le soleil de l'Être qui brille au-dessus... fantastique... Alors bien sûr les enfants, on peut expliquer ça comme une production de phosphore moléculaire mais ça n'enlève rien à ce qui se produit, qui est en relation avec...

D'abord Anton, puis Stepan et Ivan, devenus rouges comme des tomates, éclatent de rire à ce moment, mais ils sont passionnés aussi. Je ne sais pas si la sensation de soleil est une sensation fréquente chez les rêveurs, mais j'aimerais le savoir. J'ai déjà abordé le sujet avec quelques personnes, et j'ai compris qu'elles rêvaient inconsciemment avec des couleurs ternes, comme il m'arrive aussi de le faire, le plus souvent. Je connais cette sensation agréable et épisodique de soleil depuis moins de cinq ans peut-être, et j'ai cinquante ans, mais je ne la désire jamais comme une chose qu'on veut prendre. De plus, je connais d'autres sensations dans l'état mystique qui font sentir l'existence dans un autre éclairage, sans pour autant apparaître comme de la lumière. Toutes sont conditionnées à la préférence qu'on peut avoir pour elles, et aux preuves qu'on en donne, et... en avant à nouveau pour le sermon intellectualisé... cela n'est ni un don à qui ne le mérite pas, ni un mauvais don - qui est une contrainte, une servitude - pour qui le mérite. Et quand le faux se produit dans l'abondance de flexibilité et de nuance de l'être, c'est pour devenir l'élan de la métamorphose.

En ce temps-là j'apprenais à laisser un obstacle rester un obstacle, et je constatais que je grandissais mieux. Mais bien sûr je ne leur ai pas dit ça.

- Le cerveau... quand même, c'est fou, c'est très fort, dit Sergueï. Entendant cela, je ne pouvais pas le laisser nous réduire à un organe. C'est du moins l'idée que je me faisais de sa réplique. Et même si Sergueï n'avait aucunement cette intention en tête, je me lance alors dans une évocation de la science, des dangers de la superstition, mais aussi ceux de l'explication réductrice, qui nous coupe des perceptions qui rendent les choses intelligibles et prévisibles.

- Vous savez, on fait partie d'une réalité, on est dedans...

- Tu sais, Guillaume, avec le cerveau on peut croire des choses. Regarde, si je te fais croire que cet objet est brûlant, et si je l'approche de ce bras... et là, Sergueï maintient sa bouteille de bière au-dessus du bras de sa femme, il lui retrousse la manche, et je vois une peau qui semble avoir été noircie et cloquer par une brûlure. Comme les choses vont vite, je n'ai aucune idée sur ce que je viens de voir, sa femme rabat sa manche et la conversation prend un nouveau tour, je l'écoute parler.

- Il y en a qui vont être brûlé vraiment... Tiens, tu vas retourner une amande, me dit Sergueï qui dispose neuf amandes sur la table, en un carré de trois lignes et trois colonnes. Je sais qu'il va essayer de deviner celle que j'aurai choisie.

- Est-ce que je peux aussi simplement la toucher ?

- ...Oui... aussi. Il se cache les yeux, puis maintient sa main quelques secondes au-dessus du carré, et me désigne mon amande.

- Combien de gens, Sergueï, choisissent l'amande centrale ?

- Beaucoup, mais pas tous. Mais toi je te connais...

- Refais-le, avec Mawa...

- Oui, avec elle ça devrait marcher aussi. Il le refait aussi, et il trouve juste. « On peut aussi le faire avec deux, mais c'est plus dur... avec toi Guigui ça devrait quand même marcher... ».

- OK... Mais dis-moi, Sergueï, est-ce que tu es sincère ? Est-ce que tu ressens quelque chose ou bien c'est intellectuel, Est-ce que tu penses ? Tu as une méthode ? Je n'imagine même pas lui demander si c'est un tour de magie, s'il y a un truc et s'il m'abuse. Ça ne m'apparaît pas du tout comme ça, mais comme quelque chose de très sérieux.

- Non...ça dépend...les deux...

- Est-ce qu'on peut choisir deux fois la même amande ? Non... deux différentes... Je lui dis ça, car je pense que ce serait aussi plus facile pour moi.

- Oui, c'est plus facile, répond-il.

- Bon, on va faire le test, mais avant je veux que tu saches que j'ai sincèrement envie que tu réussisses. Je le veux, je le veux avec toute ma pureté.

- Ça aide aussi. Il se tourne et cache ses yeux, et un de ses fils dit « la vitre ! » alors je me lève d'un bond et je vais vers la vitre pour voir ce qu'il voit

- Non mais oh ! T'es pas en train de regarder dans la vitre !?

- Non mon Guigui... je regarde pas... Et il se tourne de l'autre côté. Je retourne m'asseoir et je désigne deux amandes parmi les neuf, et tous les autres peuvent les voir.

- Ça y est ! Il passe à nouveau sa main sur le carré d'amandes... il désigne la première et c'est la bonne, et tout le monde se tait. Je tiens ma tête entre mes mains, j'ai une envie totale qu'il réussisse. S'il trouve juste, je me vois me lever et aller l'embrasser. Il désigne la seconde amande... et c'est la bonne aussi. Je fais alors ce que j'ai pensé, je vais à lui en disant :

- C'est bien ! C'est très bien ! Arrête-toi là pour aujourd'hui, c'est un succès !

- Avec toi j'étais sûr que ça allait marcher !

Nous sommes joue contre joue, je suis debout, il est assis, je le sers fort contre moi, on se tient la main, il est heureux, ému, il sourit, il ne fait pas beaucoup de gestes, il se tait. Il ne sert à rien de s'attarder davantage, je vais prendre congé au maximum de l'émotion, c'est la façon dont je vois les choses en tout cas. Je pense que quelque chose de paranormal s'est produit.

- Maintenant je vais partir, mais je vais prendre le temps de penser à ça ! Personne ne dit un mot, et je pars. J'ai du mal à ouvrir le portail qui donne sur la rue, je le dis à distance. « Ivan, va lui ouvrir », dit Sergueï. Et Ivan vient, dans un grand silence.

En les quittant, j'avais la sensation d'avoir vécu quelque chose d'extraordinaire, et j'étais émerveillé et heureux. Et puis je me mis à douter. J'avais donc en moi un double état psychique quand je me couchais ce dimanche soir. Mais il n'y a pas que les pensées, je le savais et je gardais confiance, non pas dans le vrai ou le faux de l'expérience, mais dans cette réalité immense où tous les résultats de toutes les expériences existent ailleurs. C'était l'unique façon de ne pas m'épuiser inutilement en imagination. Et au matin de cette nuit-là, j'eus encore la surprise de voir l'extrême lumière derrière mes yeux fermés.

Ce n'était pas le disque du soleil, mais comme la fois précédente une sensation donnant l'impression que des ampoules de plus de 100 watts étaient allumées juste devant mes paupières, quelque chose qui s'installe en quelques vagues timides, puis une submersion intense. Toujours sans chaleur, ni éblouissement, ni brûlure, comme si des radiations stimulaient les rétines de mes yeux. Dans cette lumière je n'étais que conscience d'un état émotif particulier sans formulation verbale. Cet état traduisait la question muette du vrai et du faux : est-ce que j'avais été trompé ? Cette fois-ci la lumière demeura peut-être une vingtaine de secondes. Il est important de noter qu'on peut exister en vibrant, sans remuer les lèvres où se parler muettement.

C'est ici que je conclus ce récit. Par la suite, et maintenant encore, il y a deux états psychologiques en moi, qui se partagent probablement aussi avec vous qui me lisez. Si je me laisse aller à mon imagination, et même au fait de penser tout simplement, et considérant le calcul des probabilités sur les trois tests considérés comme une seule expérience, il avait, si je ne me trompe pas, une chance sur 5832 de trouver juste. Et prises comme expériences distinctes, les probabilités de répondre juste étaient successivement 1/9 ; 1/9 ; 1/72. Si on considère que l'intention de répondre avec justesse ne pouvait pas utiliser les sens connus, ou normaux, j'ai donc effectivement constaté quelque chose d'anormal, ou bien j'ai été crédule et il m'a trompé.

Ou alors nous avons fonctionné par perceptions suggestives ; peut-être me sentait-il frémir en passant la main au-dessus de la bonne amande. Sergueï m'a toujours paru, au travers d'une attitude réservée, voire pudique, s'intéresser extraordinairement à ce qui est dans les autres, capable de se passionner. Alors que moi, je ne sais pas encore pour qui ou pour quoi je me

passionne, mais ça se précise. En les quittant ce jour-là, dans un grand silence théâtral, j'étais certain de la première hypothèse, celle du paranormal, qui ne serait finalement que l'heureuse naissance d'une finalité nouvelle dans la normalité future, mais plus le temps passe, plus le doute entre en moi. Ce dont je ne doute pas, c'est que je finirai par savoir la vérité.

Je peux très bien vivre dans le doute en attendant de savoir, et même si je sais que nombre de philosophes considèrent cela comme la marque d'un esprit libre, et que ça me fait plaisir de me faire voir ainsi, je n'ai quand même pas besoin de me trahir pour savourer la présence du doute suspendu au-dessus de ma tête. Rien n'est hors d'atteinte, ou magique, pour qui peut vivre dans le doute. Si c'était une expérience paranormale, on ne pourrait en prendre conscience qu'en reproduisant avec succès ce type d'expérience, en faisant exploser les probabilités. Il s'agirait alors d'une normalité émergente. C'est peut-être lui, c'est peut-être moi, ou nous deux, qui en sommes responsables. S'il y a vraiment quelque chose d'étonnant, je le saurai à l'heure venue et je chercherai à ce qu'on l'évalue scientifiquement.

Si c'est une tromperie ou une illusion, je le découvrirai tôt ou tard, mais je serai triste. Je ne me sens pas capable de demander à Sergueï s'il a triché... et peut-être finalement cela n'aura été qu'une plaisanterie, que c'est moi qui y mets trop d'importance, trop de sérieux, et qui détermine trop les choses de la façon dont je veux qu'elles soient... alors c'est comme ça que je nous pardonnerai cet envoûtement, car j'aurai déjà transformé le faux en autre chose de vrai, j'ai tout le temps pour ça.

Je suis vivant et j'éprouve des sensations que je veux pouvoir interroger, mais il y a comme un étourdissement et une torpeur, Je ne veux pas laisser dans le doute ou dans la certitude le peu qui vient de ces sensations redescendre sous la surface. Elles sont le résultat de mes efforts pour maîtriser mon imagination, qui sont réels. Et d'ailleurs, la lumière interne n'est qu'une sensation, j'en ai découvert plein d'autres, vibrantes selon des éclatements différents par les images des rêves, lucides ou éveillés, que le jour efface et la nuit éclaire, ou l'inverse. Elles font sens dans ce qui se produit, comme des décors en ruines ou magnifiques qui avalent le regard qui s'y pense, qui sont autant de contacts dans mon être qui veut s'épanouir.

ANALYSE DU SACRÉ

La suspension volontaire d'un acte personnel est plus facile que la suspension volontaire d'une pensée personnelle. De façon logique et pour rester intelligible, on dira que la suspension volontaire d'un acte personnel est elle-même un acte, mais que c'est un acte qui, en supprimant une manifestation de l'égo, est dédié à autre chose que soi. Un acte impersonnel de cette nature est ce qui est appelé « sacrifice ». L'utilité d'une telle pratique concerne ce qui se produit dans le temps pour l'être individuel, car les pensées qui apparaissent ensuite pour lui correspondent à quelque chose d'uni dans son être.

La vérité d'un acte impersonnel est prouvée par le fait de ne pas avoir de regrets de n'avoir pas agi.

Il s'agit tout aussi logiquement d'une pensée personnelle, mais pas de n'importe quelle pensée, car elle traduit une perception dans la réalité extérieure, une sensation, une émotion qui ne permet pas à l'imaginaire de suggérer des pensées contradictoires.

Un peu comme le diapason d'une vibration.

Ce que nous avons dit des choses qui se produisent par le contrôle de la volonté ne doit pas masquer l'éventualité que ce que le sacrifice engage pour l'être individuel soit tout un faisceau d'évènements psychiques, physiques, factuels, intérieur et extérieur. C'est-à-dire la réalité.

On appelle ordinairement « Dieu » le destinataire de l'acte impersonnel, du sacrifice, de façon à motiver le contrôle de la volonté personnelle dans une analogie avec un don justifié fait à un être humain, un don que l'on aime faire. Mais si on y regarde de plus près, ce qui est posé ici c'est la question de savoir s'il est possible d'exister autrement que dans le mouvement d'un état à un autre, ce qui constitue l'essentiel de la façon humaine actuelle de percevoir le réel et de penser cette perception du réel.

Alors peut-on exister comme une ou plusieurs notes de musique ?

Je pense que c'est ce qui se produit, mais parce que nous n'en avons pas conscience, nous ne nous sentons exister que dans l'ambivalence, incapable d'entrer dans le décor. Ainsi le spectacle des observations, liées dans une totalité intelligible, n'est pas le spectacle de l'intérieur d'une multiplicité d'observateurs, qui lui est beaucoup plus caché. Le premier spectacle nous met dans un état vibratoire dénué de pensées, quand il s'agit d'être charmé ou subjugué, et même s'il semble venir de l'extérieur sans que nous en soyons responsables, il s'agit du même état que celui produit par le sacrifice, dont nous sommes responsables. C'est une symphonie. Ce qui fait voir toute la réalité comme une œuvre consciente.

Une œuvre cosmique très forte, capable d'offrir des trésors à ce qui est incapable de sacrifier.



Mon ami Stepan et son fils

Le second spectacle nous force à dire qu'à ce point-là, tout semble se brouiller, l'unité et la multiplicité de l'être, le temps, l'espace et l'observateur qui observe. C'est une cacophonie, mais il

est difficile de contester qu'elle fournit l'aliment du sacrifice, par la foule inintelligible des pensées ambivalentes.

Notre destin le plus désirable est donc de nous faire chefs d'orchestre, de façon à jouer consciemment avec plusieurs états vibratoires de notre être dans une symphonie utilisant une foule d'autres instruments.

Un mot sur le désir. Si on a bien perçu le mécanisme du réel, dont les lois physiques sont impartiales, dans lequel nous nous heurtons ou nous nous appuyons physiquement, et qui est pour nous l'alternative du contrôle de la volonté, on voit que le désir qui empêche le sacrifice, donc le réel, est une fausse note, tandis que celui qui ne l'empêche pas est l'union avec le réel, c'est-à-dire Dieu, pour la résumer.

Ce n'est que par et pour un au-delà qu'on trouve la volonté de réussir l'effort sacré. On réussit à lui offrir des colères étouffées, des dégoûts ravalés. On réussit à lui offrir de l'injustice non vengée, des fatigues non payées. On trouve devant soi la paix, le plaisir, l'étonnement, l'attirance, l'intelligence de l'acte. Ces choses transformées en grandeurs sont offertes à nous, elles sont la réponse du don sacré, parce que nous sommes d'une façon indéfinissable des deux côtés à la fois. Le sacrifice est autant la création d'une œuvre dédiée au divin que la privation d'une œuvre dédiée à l'homme.

Partout où le néant s'enveloppera de grâce, l'être s'unira à l'être qui le contient en déployant des observables. Pour que quelque chose existe, il faut lui laisser le pouvoir de nous dire « non ». Sinon, il est impossible d'exister nulle part. Le sacrifice est la terminaison de la volonté d'une chose non liée, ou la création d'une chose liée. Il est fait dans la règle d'une volonté qui se choisit comme liée. Contenu dévoreur et dévoré voyant que la volonté qui choisit est la chose observée ou produite, puis, contenu conscient que la volonté qui se choisit elle-même est tout son être, et aussi la volonté qui choisit, et aussi la chose observée ou produite. Puis, contenant qui ne se fixe jamais, existence enveloppée de grâce, déployée.

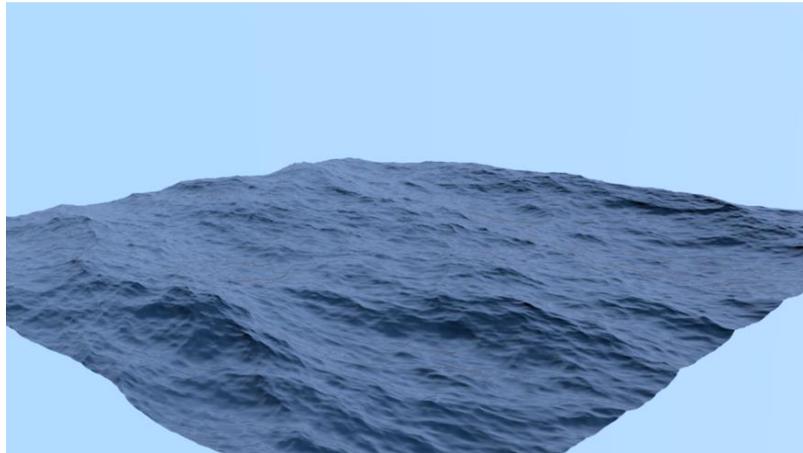
J'ai vu surgir le beau et le laid que cet autisme qui m'enferme dans le désir d'accomplir une volonté fixe ou changeante m'a toujours caché, et qui est la cause qui mène de l'ample horizon de l'innocence aux six planches refermées sur le cadavre de la connaissance apeurée. Toutes les actions corrigées à l'épreuve des lois inflexibles de la réalité, toutes les œuvres s'accomplissent agréablement à condition que la volonté qui les décide obéisse antérieurement au double aspect dans lequel le sacrifice se présente : un refus d'agir manifestant une œuvre et une action manifestant une œuvre. Il s'agit donc d'une accumulation de preuves de choix dans un espace spirituel qui se distingue de l'espace physique. Dans cet espace spirituel, le « désir de bien faire » teinte certains « désirs de faire » d'une illumination et d'un accomplissement, en incarnant localement sans la réaliser complètement la vision de tous les possibles.

C'est l'art qui prouve la vérité de la science.

Comme tout le monde, j'ai commencé à exister inconsciemment par cette loi dans l'innocence enfantine qui fit mes premières joies, mais je pense que je l'ai rompue ensuite dans le contact destructeur de notre conscience collective. Elle agit encore sur ma volonté comme si quelqu'un d'autre devait être moi, et je ne peux pas l'imiter sans perdre le repos et la joie. Mais quelque chose d'autre est là qui prend de l'ampleur, et qui se sert de cette étrangeté pour voir en pleine conscience ce que je ne voyais pas dans l'enfance.

Quelque chose s'éclaire et l'intelligence née observe les bornes de l'être qui la contient. Regardant en dedans et au-dessus elle voit l'être dans tous ses états, et désire se conserver de façon à rester unie dans l'accord de sa volonté et de ses actes. C'est la promesse de l'union divine, dans laquelle nous n'avons plus besoin de mettre l'au-delà à distance pour le nommer et en prendre conscience.

Ce Dieu qui semble indifférent parce qu'il réagit par nos actions à nos intentions, mais qui réagit avec constance, nous sommes essentiels à sa création.



Pouvons-nous découvrir un de ces paysages connus d'un seul bloc, autrement que depuis un creux de négation ou un sommet d'affirmation ? Autrement que notre esprit qui rêve de lui-même nous le montre ? La plus petite chose peut nous arrêter, si nous ne nous laissons pas découvrir par ce qui peut nous arrêter. Quelque part une preuve. Cela ne peut être sans école et sans épreuve. Ainsi l'épreuve n'est pas ténébreuse, elle tient dans la beauté d'une équation, dans la régularité d'un geste aérien, et l'école des anges remplit l'existence.

Personne, ni rien, de ce qui est dans cette réalité n'est totalement dépourvue de confiance, ni de fiabilité. En vue de n'importe quel effet, nous sommes en relation sensible avec l'extérieur, et aussi avec l'imaginaire qui est le reflet de l'extérieur en nous.

Ce reflet sensible, il est clair ou opaque, attirant ou repoussant. Ce n'est pas un extérieur muet, il est folie ou sagesse, toujours contraste et nous sommes l'offrande. Sa forme douce découvre l'invisible, elle correspond à un don qui est consenti. Sa forme dure ferme le visible, elle correspond à un don qui n'est pas consenti. C'est cette dernière qui forme nos pensées volontaires quand elles réagissent mécaniquement pour éliminer une menace que nous ne contrôlons pas.

C'est alors la Vie qui forme une entité psychique, qui, par inimitié pour ce qui n'est pas spirituel, entre et sort par notre regard. Dans l'absence du don sacré qui rend heureux d'être ce qu'on est, cette vie en manque d'être cherchera alors à nommer « sacrifice » ce qui n'est que sa souffrance. La Vie et le Mental séparés l'un de l'autre sont des univers plus petits que celui de la Vie réunie au Mental, et pour que l'ensemble paraisse, il faut encore porter le regard au-delà.

Quand nous pensons sous la contrainte, l'existence de ce qui est vu ne peut pas nous apparaître dans une vue d'ensemble. Dans la conséquence du don sacré, nous ne sommes pas contraints et nous développons jusqu'à l'acte un regard mêlé dans un autre regard. Mes doigts qui tapotent sur le clavier de l'ordinateur sont un vertige plus doux, la mécanique de la pensée en est pourtant alimentée par un vertige démentiel. Dans le feu du temps qui consume, je vois le vertige flamboyer par les corps.

Les conséquences de nos actes s'inscrivent dans une loi de ce qui se produit. Que nous soyons satisfaits ou non de ce que nous faisons ou de ce qui nous arrive, cette grande variabilité signifie que nous dédions nos pensées à nous-mêmes isolement, et nous pouvons constater qu'ainsi dévouées elles nous font exister différemment selon les circonstances qui les produisent. Mais

l'intention de l'Être est qu'il soit vu continuellement dans la réalité, et c'est pour ça que le dévouement de la volonté construit le réel.

La réalité apparaît comme une continuité d'évènements. La réalité est le fait spirituel d'une volonté qui se développe. Des êtres individualisés doivent exister pour constater le désaccord entre ce qui se produit et leurs volontés, pour ensuite devenir eux-mêmes essentiellement l'accord avec ce qui se produit. Car alors l'Être est vu dans les évènements et il existe dans les actes de l'être.

L'indifférence aux autres peut être fondée sur le réel. Mais un autre mouvement de l'esprit, transposé de l'instinct de conservation de la vie, est de souhaiter qu'une personne n'arrive à rien de mieux que ce qu'elle est, de lui refuser le prix de ses efforts. Un tel souhait s'adresse en fait à nous-mêmes, et comme toutes les phrases qui précèdent il est une pensée, qui consiste à se regarder dans un miroir. C'est même toutes les pensées que nous formons qui nous prennent en réalité pour objet, car la pensée n'est pas vraiment l'outil qu'il faut pour percevoir l'extériorité.

La pensée trouve des correspondances dans d'autres circonstances où s'exerce notre volonté, mais ces correspondances restent incompréhensibles pour celui dont la volonté n'est jamais donnée au reste dans le monde de l'esprit. Elle équivaut à un refus de l'existence qui est aussi la perte de confiance en soi, qui produit le désaccord entre une intention personnelle et la chose produite dans le tissu d'évènements de la réalité.

Il manque un changement organique. Au final, si nous n'agissons jamais spirituellement dans notre intérêt personnel par le sacrifice librement consenti, nous sombrons dans les apparences imaginaires de ce que nous avons touché, d'une façon ou d'une autre, et les raisons pour lesquelles nous croyons agir ne sont que des illusions. Alors nous régressons à un sous-ensemble de notre être. Et c'est parfaitement juste, puisque cette volonté trompeuse existe pour que l'Être soit rejoint par l'être.

Tous les évènements sont complètement liés dans le regard de l'Être qui regarde aussi par les yeux de tous les êtres contenus. Les réalités extérieures sont les créations d'un Être qui est non localisé, parce qu'il est écrit dans la loi des choses. De notre point de vue individuel, nous l'abordons quelque part entre une confiance fondée sur Lui et une confiance fondée sur nous seuls. Ainsi certains de nos actes sont liés à d'autres dans notre regard et ils se produisent en accord avec une volonté que nous pouvons, sans superstition, qualifier de « divine », parce que nous les voyons dans une continuité d'évènement, et que nous créons cette continuité.

Tous les actes liés à d'autres développent les formes de vie individualisées dans des continuités d'instant qui forment leurs réalités perceptibles. L'image qu'on peut donner est celle d'un éclairage continu du réel par le regard. Pour les actes non liés, l'image qu'on peut donner est celle d'un éclairage stroboscopique du réel par le regard, voir même d'un phénomène périodique trop lent pour être compatible avec une vie pensante.

Si l'esprit peut comprendre comment il interfère avec l'évènement observé, il doit ressentir par tout son être la tentation d'accomplir des actes non liés. Il découvre alors quelque chose, en lui ou extérieur, qui ne le permet pas. Ce qu'il découvre alors sous une forme effrayante ou frustrante est alors ce qui doit être accepté, c'est à dire Dieu, ou la réalité, ou l'Être. L'être peut alors être rejoint par l'Être, le véritable objet de ses désirs, et apparaître dans un éclairage continu. Et cela se ressent d'étranges façons, jusqu'à vibrer d'une réalité continue, de toute cette réalité.

DANS LA LIGNE

Quelque chose d'autre n'est pas ma volonté. J'ai parcouru un cycle dans lequel toujours la même question m'était posée. Maintenant les apparences sont à nouveau les mêmes qu'autrefois. Je ne suis fait ni pour dormir, ni pour partir, je suis là devant une racine de l'existence.

C'est une prise électrique. Je crois que je devrai tester volontairement la coupure du différentiel par un contact avec ma peau. C'est très facile et très difficile à la fois, très connu et très inconnu en même temps. Je me vois en train de penser devoir le faire dans l'intérêt d'autrui. C'est toujours par cette raison que ce quelque chose peut entrer en moi et il a beaucoup d'apparences. C'est toujours par cette raison que ce quelque chose peut entrer en nous, prenant le contrôle de la pensée, sans qu'aucune explication ne soit autre chose qu'un évitement parce qu'il n'y a pas d'autre pensée derrière elle. Alors quelque chose se jette dans l'expérience du réel et le feu s'allume.



Je prends un tournevis en fer, me revoilà au début du cycle de mes actes. Je l'approche de la prise, je sens que je suis capable de toucher volontairement le courant. C'est une étrange sensation, plutôt agréable. Il suffit d'un rien pour que cette volonté devienne... quoi ? Un acte ? Elle en est déjà un... mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que tout va encore recommencer ?

Derrière moi il y a tant d'actes qui n'ont pas été agréables à accomplir, et devant moi ils reviennent. Depuis presque vingt ans que j'installe des enseignes, et avec environ deux mille chantiers dans les mains, j'ai eu plus qu'à mon tour l'occasion de vivre des expériences pleines de suspens, et le courant électrique m'a serré la main bien des fois. Mais c'était des accidents, ce n'était pas voulu... ou si peu... la sueur que j'éprouve aujourd'hui sur mon front est la ruine de mon âme, j'ai fait tant d'effort pour m'en persuader que je peux le dire maintenant.

Alors le tournevis retombe sur le plastique de la prise et je m'entends prononcer « Béni sois-tu ». Je suis alors heureux, en prenant conscience que j'ai autant parlé qu'entendu quelque chose. Et ce que j'ai entendu, je ne peux pas le prouver, mais il me semble qu'il n'existe pas une créature dans le vaste univers qui puisse dire que ce que je venais de faire était laid. Pour tous les êtres, c'est soit invisible, soit beau. Alors que je sais bien que si j'avais terminé mon geste, pour tous les êtres, c'eût été soit invisible, soit laid.

De quels parents ont vraiment besoin les enfants ? Je peux dire que la plupart du temps de mon travail je ne souriais pas à tous ces piétons qui me croisaient. Je ne leur accordais pas le droit

d'exister. Selon mes critères esthétiques ils étaient laids, inutiles, et se présentaient dans ma fatigue parmi tous ces obstacles à franchir que je franchissais si bien dans l'excellence de mon travail... ils se présentaient comme des obstacles infranchissables... et... oui, la plupart le sont... sous la forme de cette petite voix intérieure qui traduit la pensée, celle-là qui dit l'attrance et le dégoût, et dont la vocation est de rester inaperçue dans les personnes.

Contrairement à ma volonté qui s'attache à franchir tous les obstacles et qui fait beaucoup de belles choses avec une rancœur mal dissimulée, celle d'une personne plus puissante est capable de se détacher des obstacles. En contact avec moi, elle m'aide jusqu'au maximum de mes capacités, puis quand je deviens trop pénible, trop obstiné, elle m'abandonne dans sa loi et me laisse seul avec moi-même. Alors j'ai une chance de savoir ce qu'est l'abandon, et elle, elle peut vouloir me voir et revenir.

La main tremblante s'approche du fer insensible, et Dieu a une chance de se trouver des deux côtés, dans la vue de cette racine. En Dieu, la personne jouit d'un parfait accord entre ce qu'elle veut et ce qu'elle fait, même si ce qui arrive n'est pas ce qu'elle a voulu. Dans cet état, sa main qui agit est le fer de sa volonté, et il le sent dans l'expérience des actes.

Derrière la pensée du sens du sens physique, il y a quelque chose d'extérieur qui peut changer le sens physique. Le nom de l'attachement à sa propre pensée est ruine du corps, observateur et observé se confondant l'un dans l'autre dans une dégradation dont il ne sert à rien de ne pas la vouloir. La joie de l'existence est ce renouveau qui fait voir la même chose par davantage de détails, de profondeurs et de clarté, jusqu'à l'animer d'une présence qui franchit la confusion.

Sacrifier, c'est interférer avec les apparences contradictoires. C'est toujours pour donner à l'invisible. Alors ce peut être pour donner une création de sa volonté personnelle et pour se priver d'une création de sa volonté personnelle. Si l'objet du sacrifice était connu, ce double état ne serait pas possible. Le mot « sacrifice » désigne un double état, et l'accomplir permet d'accomplir. En l'absence de la science dans la réalité des choses, il est nécessaire de sacrifier avec persévérance sous la forme de privations d'actions, mais ensuite le sacrifice se transforme tout seul, et ce qui existe nous montre ce que nous voulons et ce que nous allons faire. Ce n'est plus quelque chose d'inconnu qui prend le contrôle de la volonté, c'est la volonté qui devient une participation à la création de ce qui existe, c'est l'entrée de la joie de se sentir exister dans un faisceau de circonstances.



Pose d'enseigne à Paris

- Allo Sergueï ? Je te rappelle. Je viens juste de finir mon chantier. On a fait une grosse journée avec Vivi.

- Ah bon !

- Oui, je l'ai levé à 6 heures. Je l'ai bien fait cracher... C'est un bon garçon, je l'adore. Il travaille bien...

-Oui... avec tes propres enfants, c'est pas pareil ...

-Oui, pour ton gamin, il prend ça comme ça fait partie de son éducation... Hé dis donc je t'ai envoyé une photo de l'enseigne qu'on a posée. Tu l'as reçue ?

- Non... j'ai vu passer un truc, mais j'ai pas encore regardé...

- À part ça, tu sais que je pense encore à ce qui s'est passé...

- Quoi ?

-Avec les amandes...

- ... Les quoi ?...

- Oui, avec les amandes, chez toi !?

- ... Attends... euh...

- Quand tu as deviné les amandes sur la table ! Tu te souviens !

- Ah oui !

- bon, j'ai été très étonné... alors dis-moi... Est-ce qu'il y avait un truc ?

- ...

- Dis-moi...

- Ben oui, il y a un truc.

Je veux bien admettre que je suis naïf, mais ma confiance en ces grands mystères n'est pas atteinte. Si des choses comme ça ne sont pas possibles ici, ça ne veut pas dire qu'elles sont impossibles ailleurs. Et d'ailleurs, c'est la façon dont je réagis qui compte, c'est le prolongement clair ou obscur que je donne aux choses. L'avenir est toujours clair, car il détourne le regard du passé. Non vraiment, je ne suis pas déçu. Je peux même voir Sergueï dans un coup d'œil complet maintenant, en même temps que moi.

Cette vaste vue remplit le vide d'être qu'une envie de division comble ordinairement à sa manière, quand elle nous surprend par la pensée dans le lieu et l'instant, et qu'on n'a aucune science des autres lieux et des autres instants. C'est malheureusement l'ordinaire que j'ai connu trop souvent : la dent du monde qui mord, qui mord, la vie et sa faim, et le métal d'un ciel aux portes grandes ouvertes qui me sourit à distance, avec indifférence... Je n'attends aucun secours du dehors, parce que ça me dispenserait d'accomplir en dedans l'essentiel, mais bon, si ça vient quand même, je l'accueillerai avec plaisir.

-Ah... .. vous avez bien dû vous moquer de moi quand je suis parti... parce que j'y ai crû

- ... Mais non Guigui... on s'est pas moqué de toi... mais juste avant tu parlais de choses un peu spirituelles...

- Oui... le soleil dans la tête, mais c'est vrai, ça.

- Tu vois... voilà... c'est un tour de magie, tu nous avais mis dans l'ambiance. Je faisais des tours comme ça avant, pour épater les filles

- ... Un des enfants était complice ?

- Oui.

- ...

- Vous avez dû quand même bien rigoler... À vrai dire, en partant, j'avais des doutes... Tu sais que je suis écrivain ? J'ai écrit tout ce qui s'est passé ce jour-là...

-Ah bon ?

- Oui, quand ça m'intéresse, j'ai une mémoire totale... Et je vais aussi écrire ce que tu me dis là...

- ...

- Enfin, t'inquiètes pas... je préfère que tu me dises la vérité. Mais j'y ai cru, j'ai vraiment cru à quelque chose de paranormal.

-T'imagines si je pouvais faire ça ! Je serai pas là !

- Et Mawa, elle était brûlée sur le bras ?

- Oui... elle l'était

- ...

- Mais tu sais Guigui, j'étais content, j'avais bien réussi mon tour...

- Un de tes enfants devait faire des signes. Un système de ligne et de colonne...

- ... Un peu comme ça, oui...

- Bon, parlons d'autre chose... As-tu vendu ta porte ?

Deux jours avant j'étais à la piscine avec Marc et Didier. Ils avaient encouragé Madeleine à faire une figure à huit mètres, qu'elle ne voulait pas spécialement faire, mais ils l'ont décidée. Elle m'avait demandé d'entrer dans l'eau et de l'agiter sous le plongeur, de façon à ce qu'elle puisse voir l'eau pour le déclenchement de ses réflexes. Je suis le regard au ras de l'eau les bras contre le rebord du bassin, et mes pieds qui en battent la surface soulèvent des éclaboussures dans le ciel bleu profond. Toutes les gouttes prennent le soleil, et je vois le corps de mon amie fendre l'air et traverser la surface devant moi. Un beau plongeur. Il y a le vent, la lumière, les odeurs et les couleurs. Il y a le froid de la céramique des carreaux, la fraîcheur de l'eau, et la chaleur du rayonnement solaire. Il y a l'effort qu'on ne ressent pas recouvrant l'haleine et les battements du cœur. Et il y a l'acte de Madeleine. Et moi j'ai participé à tout ça. Je peux vous avouer que si j'y participe de tout mon cœur, c'est parce que j'ai réussi quelques plongeurs en n'ayant pas torturé mon être et le Dieu à l'intérieur de moi. C'est ainsi.

- Madeleine, Madeleine, je t'embrasse !

-(...)

- Madeleine... c'est la jeunesse !



Quand elle est là, le superflu de la pensée mange ce qui est construit. C'est pour la fuir que les peuples désirent s'établir sur des terres vierges, car une fois qu'elle a mangé la physique de ce qui est, il n'est possible de revenir en arrière qu'en se déplaçant ailleurs. En matière de vivre ensemble les idées politiques sont nécessairement hypocrites, car elles sont de la réaction identique à cette prédation dans une inconscience généralisée. Mais l'éducation de certaines races d'Alien est centrée sur cette connaissance. Autour d'autres étoiles on attend des jeunes qu'ils prennent conscience de ce qu'ils déclenchent, parce que tous les autres peuvent les observer, mais on n'exclut pas de la science un être dont la force de déclenchement excède celle de ses camarades. On le surveille comme le feu, mais on l'estime et on lui demande de se maîtriser.

Car on pense là-haut que les régularités de cet univers sont associées à la maîtrise des intentions de ceux qui le pensent, dans une interaction de puissance croissante.

Il s'agit d'une éducation étroitement associée à l'expérience individuelle. Tous, avec la science du don sacré tirant vers le bas la surface de l'être, ou y faisant des creux, ou plus encore, sont tellement plus experts dans la création que ne l'est une espèce uniquement pensante, qu'ils y ont mesuré un sel blanc matérialisé par leurs regards. Ils ont la perception matérielle de ce qu'ils déclenchent dans la nature quand ils se voient en train de voir au travers de leurs cieux plus ou moins lumineux.

Si je ferme les yeux, je peux avoir l'image d'une plante aux larges feuilles se balançant dans le vent, et cette image peut n'envahir qu'une partie de l'écran noir qu'on observe les yeux fermés. Il s'agit d'une lente extraction de capacités, nommons là «émergence». On peut identifier dans cette prise de conscience l'excès de pensées comme un obstacle à l'émergence, un peu comme on constate qu'un excès de chaleur détruit l'objet chauffé, et que l'objet chauffé conservé dans un état donné renseigne sur la valeur de l'excès.

Une vision de rêve ou une vision d'éveil ne sont pas fondamentalement différentes l'une de l'autre si elles sont riches de sensations semblant venir de l'extérieur. On peut modéliser l'émergence par le saisissement des sensations, et parce qu'en rêve elle peut se produire indépendamment du lieu et de l'instant, on peut s'expliquer qu'il soit possible d'émerger en toute circonstances, si on sacrifie le superflu de la pensée.

L'émergence implique l'immersion en traversant la surface qui vibre.

On peut alors ressentir au repos la même chose que dans l'action, car ce que l'on voit dans l'immobilité, c'est le même saisissement qui donnait une forme typique par des sens physiquement démultipliés. Ce n'est pas de la pensée, c'est l'émergence qui est un autre rapport à l'existence, et les jeux de lumières et de couleurs dévoilent dans la profondeur de l'espace ressenti une permanence propre à combler le vide du superflu de la pensée, dont la possibilité de nous épuiser est permanente.

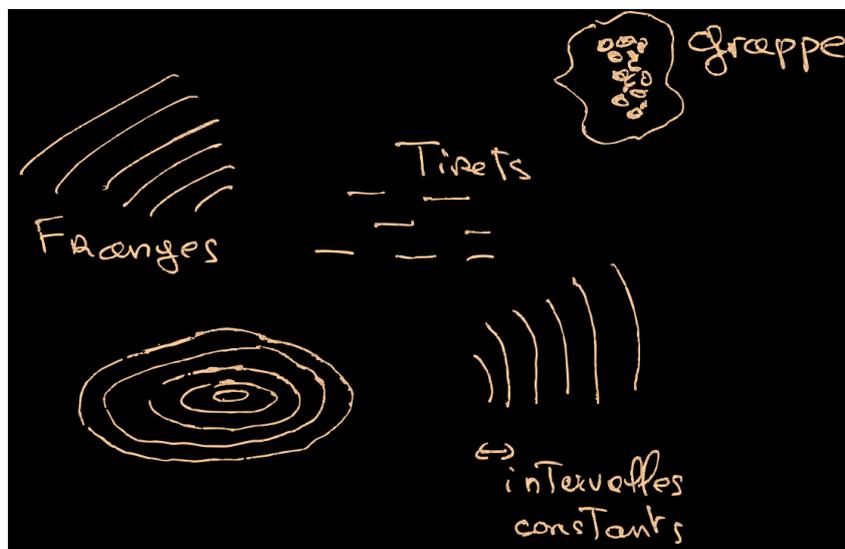
L'émergence modèle le rapport à l'énergie différemment. Ordinairement, contraint à penser par les obligations naturelles et sociétales, et contraint à penser en excès par l'inconscience collective du seul mental, l'esprit intrinsèquement lié au corps cherche dans le corps l'énergie pour fonctionner, et l'ensemble s'épuise. Mais dans l'émergence, l'esprit est poussé par une énergie universelle et le corps dépense de l'énergie exactement à la valeur d'émergence. Alors la volonté ne se pose pas à elle-même la question de son éveil.

Il y a aussi autre chose que l'on peut voir les yeux fermés, si on est dans l'émergence ou simplement à nouveau devant la ligne du ciel, faisant surgir des flaques de lumières sans pouvoir ou vouloir y lire de quoi construire dans le monde à l'image du monde. Ce sont des objets mentaux non identifiés. S'ils étaient quelque chose de connu, ce serait des phosphènes, et j'ai commencé à les connaître comme ça. Mais ils m'apparaissent au fil du temps avec des qualités de plus en plus différenciées. Je me plais aussi à mêler ma volonté à leurs trajectoires, leurs estompements, et d'autres choses que je n'imagine pas encore mais que je désire pour remplir un vide.

Ce vide qui porte le monde est aussi le double aspect du choix sacré.

Ces OMNI qui ne seraient pas de simples phosphènes semblent avoir des personnalités étrangères. Ils sont perceptibles aussi nettement qu'à l'état d'éveil, par exemple des cercles ou des ellipses concentriques de couleurs jaunâtres s'élargissant dans le fond noir de l'œil privé de lumière, ou encore des tirets se déplaçant avec ordre sans s'évanouir immédiatement, ou encore une petite grappe de perles retombant sur elles-mêmes dans un halo qui bouge.

Si ces signaux ne sont faits que de moi, c'est en tout cas de moi qui « devient ». Si ce sont les signaux d'une extériorité, il me plaît de devenir une réalité. Cette extériorité à l'horizon est comme moi dans le temps, comme toute œuvre elle a un début et une fin, elle est donnée et reprise à celui qui l'accomplit. Elle est le futur et le passé posés ailleurs. Dans le présent, elle est l'être qui se reformule tout entier pour elle. Il est plaisant que cela soit vu et accompli.



Et maintenant ?

La volonté est toujours dérégulée quand elle ne s'accroche à rien d'extérieur et prétend correspondre à une action. Mais aujourd'hui je m'accroche à des amis et à un bassin d'eau. Ils incarnent une réelle extériorité à portée d'esprit, et dans le sport ma volonté est réglée. Je suis au bout du tremplin de un mètre, j'ai fait trois plongeurs pour en apprendre un nouveau et j'ai fait trois fois n'importe quoi devant eux. Et maintenant mon oreille interne est dérégulée, je ne peux plus faire avec force et élégance une simple chandelle droite en fixant du regard un point sur le mur droit devant moi. Je ne peux plus m'accrocher à rien, je bascule et j'ai le vertige. Mais je sais ce que c'est et je ris. Je sais que c'est le monde, il est fait comme ça.

Je ne pense pas, je vacille, pris entièrement dans une sensation complète où ma volonté a besoin pour émerger de devenir la clarté d'une pure attention. Je m'accroche du regard à un point plus bas et j'arrive à sauter droit. Puis ensuite je regarde intensément plus haut et par cet effort le geste est reconquis. Plus tard je me vois quitter la piscine en la laissant pleine du vide d'action qui fera l'extériorité habitant un autre jour.

Mais plus tard aussi, je marche dans une rue, et la volonté dérégulée recommence à palpiter devant moi, tentante comme une pensée en manque d'existence.

Pourquoi vouloir remplir le monde si on ne le voit pas ?

J'ai peut-être réussi à suggérer quelque chose que je ne suis pas vraiment capable de voir et de vivre. Mais quelqu'un a vu un jour dans un chaos poétique un lien entre la force et l'accélération, alors que pour donner du poids à ces mots il n'existait que des balances. Et ensuite des visions ont formé le calcul différentiel pour donner un autre poids à ces mots.

Je ne dirai pas que c'était des « pensées ». Les pensées ordinaires sont venues après, bien sages, amicales, esthétiques et rassurantes, à côté des autres.